

Fanny Colonna ou le combat pour les sciences sociales dans un monde hostile à la pensée scientifique

Tassadit YACINE, EHES/Laboratoire d'anthropologie sociale

J'ai connu Fanny à Alger, en 1974, au CRAPE (Centre de recherches anthropologiques préhistoriques et ethnographiques), dirigé alors par Mouloud Mammeri. Je préparais une recherche sur les Espagnols émigrés en Algérie pendant l'occupation française. Nous échangeons beaucoup à ce sujet. Je ne connaissais pas le monde des ethnologues ; nous partagions cependant avec Fanny des sources communes, notamment celles relatives à la colonisation, aux questions liées à l'identité et à la culture des Européens d'Algérie. Fanny montrait un vif intérêt pour ce que j'étudiais. C'était pour elle un double questionnement, à la fois scientifique et existentiel (ce deuxième aspect m'échappait alors. J'ai compris sur le tard les raisons de son intérêt).

La fréquentation du CRAPE et des ethnologues n'a pas été sans influence sur mes recherches ultérieures en ethnologie. J'allais suivre des séminaires d'ethnologie dans ce centre, en réalité un îlot d'ouverture préservé culturellement dans un pays contrôlé par le FLN. Fanny cherchait des interlocuteurs (trices) pour échanger autour de ses différents objets. Il y avait très peu de chercheurs algériens en ethnologie, alors considérée comme une science coloniale. Ils se comptaient sur les doigts de la main : Mme Rahmani, Mme Ougouag, Rachid Bellil, Ali Sayad, Hmida Benaoum, pour ne citer que quelques-uns. Il y avait aussi quelques coopérants français qui faisaient encore de la recherche en Algérie. L'étau allait se refermer de plus en plus jusqu'à ce que plusieurs disparaissent. Nous nous rencontrions souvent chez elle. Elle habitait une superbe maison dans un quartier d'Alger qui était à son image, hybride : style « européen » avec une spécificité locale. Je la rencontrais ensuite à Paris et ce dès la première année de mon arrivée en France. Elle venait après sa séance de psychanalyse. Quelque chose l'avait dérangée dans mon départ d'Algérie... elle ne le disait pas... mais elle ne souhaitait pas que l'Algérie se vidât de ses hommes et de ses femmes les plus ouverts au dialogue. Très vite des relations quelque peu compliquées, souvent liées au fonctionnement du champ scientifique (traversé, on le sait, par des relations de pouvoir) firent leur apparition. Fanny n'aimait pas toujours partager ses amitiés...

L'un des grands apports de Fanny, de mon point de vue, c'est d'avoir contribué à développer une nouvelle conception de faire de l'anthropologie en Algérie avec des jeunes algériens dans un contexte politique hostile à cette discipline. L'esprit d'ouverture de Mammeri y a été pour beaucoup ; elle a réussi à inviter Bourdieu en 1976 (pendant l'écriture du *Sens Pratique*), Ernest Gellner (1979), John Davis (1980) et d'autres... Elle était liée au Centre de sociologie européenne et au groupe de Lucette Valensi (Anthropologie du Maghreb). Fanny nous faisait travailler sur les mêmes objets que ceux qui étaient étudiés dans le séminaire que Lucette Valensi donnait à l'EHESS (je me souviens de l'anthropologie économique : le souk à partir des travaux de Geertz). Elle a également été à l'origine avec le soutien de Bourdieu d'un colloque à la MSH à Paris sur le monde paysan (1982). L'échange a beaucoup porté sur la paysannerie : l'Aurès (son terrain) et la Kabylie avaient des points communs mais aussi des différences. L'Aurès avait été plus arabisé (donc moins francophone) que la Kabylie et le stock symbolique berbère y était davantage d'expression arabe, du moins, ce qui en est resté.

Je reviens à son rôle dans le tournant de ma carrière. Après avoir soutenu mon travail sur les Espagnols, j'étais dans la difficulté d'établir un choix : histoire sociale ou ethnologie ? J'avais alors mis la main sur un document (un manuscrit récent) de poésie « religieuse » berbère transcrit en arabe... que mes amis et collègues du CRAPE ne voyaient pas d'un bon œil : poésie religieuse et de surcroît transcrite en arabe... dans un climat politique très tendu en 1980. Les Berbères luttaient alors pour la reconnaissance de leur langue et de leur culture. C'était en quelque sorte me désolidariser d'un mouvement fort qui avait secoué le parti unique en travaillant sur un texte favorable à l'arabe et à l'islam (celui que prônaient les Oulémas des années trente). Fanny, enquêtant sur la région voisine de la mienne, connaissait très bien ce mouvement et elle savait qu'il était nécessaire d'en faire l'étude. Une discussion soutenue avait abouti au titre qu'on avait trouvé ensemble : Lignage religieux et production symbolique. Elle m'avait dissuadé de préparer ma thèse avec « c'est un label de nullité », m'avait-elle dit, et me poussa à me diriger vers Mohammed Arkoun tout en sachant que je travaillais avec Bourdieu.

Son audace, son combat pour la liberté d'expression et pour l'ethnologie n'ont pas été sans influence sur le petit groupe que nous formions dans cette oasis perdue dans un monde fermé aux sciences sociales et tournant le dos à la culture occidentale. Ne pouvant pas quitter la France sans autorisation du gouvernement, elle était tel un oiseau migrateur (en raison de sa culture française et de son statut de chercheuse au CNRS) qui apportait la connaissance aux chercheurs du pays.